

LA CHASSE AUX ANGLAIS

L'EXPLOSION DU "TRINQUEMALE"

Vers le milieu de l'année 1800, un corsaire de l'Île de France, l'*Iphigénie*, commandé par le Malouin Mallerousse, croisant dans le golfe du Bengale, se trouva, au tournant d'une île, subitement en face d'un navire de commerce anglais, armé en guerre, la *Perle*, dont il ne fit qu'une bouchée.

La prise était bonne, car ce bâtiment avait à son bord 110 sacs d'argent, valant 3 sacs de roupies, c'est-à-dire 750 000 francs, 40 chevaux, 5,000 saumons de cuivre et une infinité de balles, de caisses renfermant de précieuses marchandises. Aussi Mallerousse se décida-t-il à quitter sur le champ sa croisière pour aller déposer en lieu sûr le trésor que le hasard des aventures venait de mettre sur son chemin.

Il transporta donc à son bord les précieux sacs d'argent et mit un équipage sur la *Perle*, qui fit voile avec lui dans la direction de l'Île de France. Mais à peine était-on en route qu'on tomba sur un vaisseau de la marine royale britannique, le *Trinquemale*, monté de 12 caronades de 24, et flanqué d'un schooner, appelé la *Comète*, pourvu de 8 canons de moyen calibre.

Les deux petits bâtiments en vinrent aux mains, de suite, mais sans se faire beaucoup de mal, à cause d'un calme plat, qui ne leur favorisait aucun mouvement. Le soir, la brise s'étant levée, l'*Iphigénie* se porta sur la *Perle* pour la dégager ; mais le *Trinquemale* la suivit, et, à dix heures, au clair de lune, s'engagea entre les deux navires un combat qui dura plus de deux heures, avec une extrême furie, à portée de mousquet.

Ils s'étaient, l'un passant à côté de l'autre, accrochés à bord, de sorte que leur artillerie leur était complètement inutile. Chacun repoussait l'abordage : c'était à bord un effroyable massacre. Les coups de hache s'abattaient comme grêle, et les cris de douleur et les hurlements de fureur s'élevaient dans la nuit claire, comme l'hymne des damnés sur les bords du Styx.

Cette situation menaçait de durer, lorsque, soudainement, une épouvantable explosion se produisit. C'était le *Trinquemale* qui sautait, et avec lui l'*Iphigénie*. La nuit endiaprée en fut obscurcie. Auprès, au loin, les airs, troués, déchirés, déchiquetés par des chocs en retour, se débattaient avec des fracas de tonnerre. Des fluorescences couraient à travers l'espace. Côte à côte, les deux coques se débattaient, saignaient de toutes leurs blessures, s'engouffraient dans les flots.

D'instinct, la *Perle* et la *Comète* avaient interrompu leur combat. Terrorisés, ballottés, jetés l'un contre l'autre par le remous des vagues, elles crurent qu'elles allaient sauter, elles aussi. Puis, d'ensemble, elles mirent leurs canots à la mer pour chercher à opérer quelque sauvetage,

Leur besogne fut légère : Français et Anglais de l'*Iphigénie* et du *Trinquemale*, avaient tous, ou presque tous, péri.

"J'étais, écrivait un officier anglais, l'un des trois survivants du *Trinquemale* ; j'étais avant l'explosion, dans le carré de la grande cale, lieux destinés aux blessés. Ils y arrivaient en foule, offrant un spectacle que je ne saurais vous décrire. Tout à coup, cet espace se remplit de bois ; les lumières s'éteignirent : l'eau se précipita en torrents.

Le vaisseau semblait s'être brisé. A l'endroit où je me trouvais, et, où, un instant avant, je me tenais facilement debout, les membrures avaient fléchi si fort, que pour en sortir, je dus ramper en me traînant sur les mains et les genoux. Grâce au clair de lune, j'aperçus, entre les deux ponts, une ouverture pratiquée sans doute par la chute d'un canon. Je me dirigeai vers elle et gagnai le pont. Au moment où j'y arrivai, le vaisseau sombrait de l'avant. Enjambant alors, aussi vite que je pus, les cadavres dont le pont était littéralement couvert, je parvins à la lisse du couronnement, d'où je sautai dans la mer."

* * *

Sur l'*Iphigénie*, les choses n'allaient guère mieux.

Le bâtiment, disjoint dans toutes ses parties par l'effet de l'horrible secousse, va couler. L'eau gagne ; les blessés, écrasés par la chute des objets qui retombent sur le pont après avoir volé dans l'air avec

le tourbillon de feu qui s'est, l'explosion passée, éteint avec la rapidité d'un éclair, crient, supplient, implorant leurs camarades pour qu'ils les sauvent de la mort.

On ordonne de mettre les embarcations à la mer... mais elles sont elles-mêmes déchirées par la mitraille. La chaloupe est bouchée à la hâte. Elle servira, du moins, à quelques-uns. Ce qui reste de l'équipage est aux pompes. Vains efforts !... Dans la chaloupe on entasse quelques blessés ; mais le capitaine retient l'ardeur des matelots qui doivent la conduire à la *Perle*. Il veut leur confier les papiers du bord et, pour les chercher, descend dans la chambre remplie d'eau.

Un bonheur inattendu a secondé son audace. Il remonte avec ses papiers avant que le navire, presque entièrement submergé, ait disparu. La chaloupe l'attend encore le long du bord.

Mais en se hissant au bastingage pour les y jeter, Mallerousse sent un obstacle sur sa tête. C'est le filet de casse-tête qu'avant le combat on avait étendu sur le gaillard d'arrière. Il veut se dégager. Inutiles efforts. Il est pris comme un poisson sous l'épervier. Il se débat. Il s'enlize dans la nasse qui paralyse ses mouvements.

Et, de cette implacable prison, il a, suprême angoisse ! suprême hallucination ! la douleur de voir son navire disparaître comme dans un gouffre, entraînant, dans l'abîme qui lui fait un linceuil d'écume, l'embarcation amarrée près de lui.

Ainsi finit ce combat... faute de combattants.

La *Perle* et la *Comète*, sur ce triste spectacle, se tournèrent le dos. C'est ce qu'elles avaient de mieux à faire.

JACQUES PETTEN.

LANGUE INTERNATIONALE

La question d'une langue internationale est loin d'être abandonnée, nous en trouvons la preuve dans l'ardeur qu'apportent les linguistes à établir le type idéal d'un idiôme qui puisse se prêter au vaste rôle auquel on le destine.

Après le volapük, dont on a tant parlé il y a quelques années, nous avons eu l'Esperanto du Dr Zamenhof et voilà qu'une nouvelle langue vient de sortir tout armée de l'esprit d'un novateur.

Cette langue a reçu le nom poétique de *Langue Bleue* ou *Langue Bolak* du nom de son fondateur.

L'auteur a été visiblement hanté par l'idée de Leibniz et de Descartes qui, tous deux, prétendaient possible la création d'une *langue philosophique* ; non pas qu'il ait tenté de représenter toutes les notions simples par des signes, et d'exprimer les idées par les combinaisons de ces signes, mais il s'est attaché à classer les noms suivant une théorie rationnelle et à donner à chaque classe un aspect caractéristique. C'est donc un pas dans le sens du rêve des grands philosophes que je viens de citer.

Le polak est au surplus une langue relativement facile à apprendre et à parler. Sa grammaire est fort simple, son orthographe l'est encore plus.

C'est, on le voit, une concurrence des plus sérieuses pour ses deux devanciers.

L'univers se trouve à l'heure actuelle en présence d'un problème à moitié résolu. L'adoption d'un langage international dépend encore d'un accord entre les quelques grandes nations dont l'influence est prépondérante dans le monde. Le premier effort, celui qui incombe à l'initiative privée, a été fait. Il n'y a plus qu'une question de choix entre les diverses langues artificielles qui se disputent l'honneur de l'universalité. Ce point-là peut être assez facilement réglé.

Ce qui est plus difficile, c'est la création d'une cité internationale, car il est indispensable, nous l'avons prouvé maintes fois dans ce journal, de donner à la langue nouvelle une patrie où elle puisse se développer avec les progrès de la civilisation tout en conservant son unité. Cette unité lui est nécessaire pour qu'elle soit viable, et ne risque pas de se transformer en tour de Babel, ce qui ne pourrait manquer d'arriver si elle se trouvait, sans une impulsion unique abandonnée à elle-même sur les différents points du globe.

Quel est le philanthrope qui dotera l'univers d'un coin de terre destiné à devenir le berceau de la langue internationale ? Je l'ignore. Mais je déclare hardiment, que ceci trouvé, la question de la langue universelle passera aussitôt du domaine du rêve dans celui de la réalité.

Il ne suffit pas d'être philanthrope, me direz-vous, il faut encore être riche pour se consacrer à une œuvre pareille. D'accord. Mais comme on déjà vu des hommes riches possédés du noble désir de se vouer à une belle tâche, on peut espérer qu'il s'en trouvera également pour faire aboutir cet énorme progrès, et rendre à l'humanité le plus grand service qu'il soit au pouvoir d'un homme de lui rendre.